

2108

A. J.-REINACH

ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔΗΣ Γ ΤΟΜΟΙ

Extrait du *Bulletin de la Société Archéologique d'Alexandrie*, N° 11.

ALEXANDRIE
SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS EGYPTIENNES

1909

Bibliothèque Maison de l'Orient



132204

A. J.-REINACH

ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔΗΣ Γ ΤΟΜΟΙ

Extrait du *Bulletin de la Société Archéologique d'Alexandrie*, N° 11.

ALEXANDRIE
SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS EGYPTIENNES
—
1909

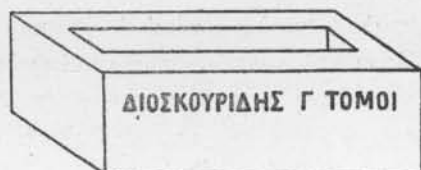


FIG. 1.

Dans le *Bulletin Épigraphique* de 1908 (1), j'ai eu le tort de répéter, à la suite d'une note de Gardthausen dans la « *Berliner Philologische Wochenschrift* » (2), que M. Ev. Breccia aurait retrouvé un des rayons de la Bibliothèque d'Alexandrie, en observant que ce rayon était sans doute celui que Letronne avait déjà signalé, en 1848, d'après une lettre de Samuel Birch. Si, avant de reproduire ce bruit, j'avais pris soin de le contrôler, je me serais aperçu que M. Breccia n'avait jamais prétendu à une découverte qui n'a pu lui être prêtée que par des erreurs de journalistes. Je regrette moins celle que j'ai commise en me faisant l'écho de leur méprise depuis qu'elle a donné occasion à M. Breccia de rectifier sommairement les faits (3). Pour achever de réparer mon erreur, j'essayerai, dans ces quelques pages, de retracer l'histoire et d'établir le caractère véritable de ce monument si précieux de l'antique Alexandrie.

Les lecteurs du *Bulletin de la Société Archéologique* savent déjà que ce n'est pas sous la signature de l'éditeur du Bulletin, mais sous celle de l'amiral Sir E. Massie Blomfield, au cours d'une étude sur la topographie d'Alexandrie parue dans le 6^{me} fascicule du *Bulletin* (1904, pages 21 et 33), qu'a été mentionnée et discutée, d'après un paragraphe du *Plan de la Ville d'Alexandrie* du D^r Botti (4), la découverte du bloc de granit où on aurait lu le nom de Dioscoride. Botti puisait lui-même à une double source : document manuscrit et tradition orale.

La tradition n'a été consignée par écrit que dans le passage suivant de l'ouvrage où Mahmoud Pacha El Falaki exposait le résultat des recherches entreprises par lui, en 1865-1866, pour le compte de Napo-

(1) *Revue des Etudes Grecques*, 1908, p. 209.

(2) *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1907, p. 352.

(3) *Bulletin*, n° 10 (1908), p. 250.

(4) BOTTI, *Le Plan de la Ville d'Alexandrie à l'époque des Ptolémées*, Alexandrie, 1898, p. 66.

léon III (1) : « Une sorte d'armoire en pierre qui aurait été trouvée dans le jardin de la maison du Consulat Général de Prusse (2), précisément dans le même emplacement (cet emplacement est, d'après le plan donné par Botti en 1898, un rectangle qui se trouverait au Nord-Ouest du *Kôm-el-Dîmas*, limité au Nord par la rue de Rosette, à l'Ouest par la rue de la Gare) et sur laquelle il aurait été gravé qu'elle contenait les ouvrages d'un écrivain grec antérieur à Alexandre, confirmerait encore l'emplacement de la grande bibliothèque dans le même endroit. Le savant Docteur Brugsch, naguère encore Consul de Prusse au Caire, m'a affirmé ce bruit comme un fait positif, et son autorité est d'un grand poids non seulement pour moi, mais encore pour toute l'Europe archéologue ». Sans doute l'autorité du savant égyptologue était considérable ; mais il ne semble s'être intéressé à la topographie alexandrine que pendant le premier mois de son premier séjour en Égypte, en 1853 ; il ne paraît avoir séjourné à Alexandrie ni dans son voyage de 1858, ni au temps de son consulat au Caire (1864-6). D'ailleurs les souvenirs auxquels se réfère El Falaki en 1865, — souvenirs qui remontent probablement à 1853 — paraissent avoir été très vagues, si vagues que, dans son « Reisebericht aus Ægypten » de 1855 (3),

(1) MAHMOUD EL FALAKI, *Mémoire sur l'Antique Alexandrie*, (Copenhague, 1872), p. 53. Ce Mémoire est daté du 14 décembre 1866 et reproduit à peu près textuellement celui que l'astronome d'Ismail Pacha publiait, à la fin de ses fouilles, dans le *Bulletin de l'Institut Egyptien*, n° 10, 1866, p. 106.

(2) Le Consulat Impérial Allemand à Alexandrie veut bien me faire savoir que son hôtel actuel, du 16 rue de Rosette, n'a été acquis qu'en 1873-1874. E. BRUGSCH BEY se rappelle avoir vu auparavant le Consulat de Prusse sur des terrains encore en terrasses au coin de la rue de Rosette et de la rue de la Gare. C'est donc là qu'aurait été trouvée la caisse de granit.

(3) H. BRUGSCH, *Reiseberichte aus Ægypten in 1853-54*, (Leipzig, 1885), p. 9. Dans le travail de BOTTI sur *Les Citernes d'Alexandrie*, (*Bulletin* n° 2), je ne parviens pas à retrouver les citernes mentionnées par Brugsch. La curieuse page que Brugsch leur consacre dans son autobiographie (H. BRUGSCH, «Mein Leben und mein Wandern», 2^e éd., 1894, p. 17) ne précise guère ce qu'il en dit dans son « Reisebericht ». Pourtant, on y apprend que c'est alors qu'il fit la connaissance de Harris. D'autre part, BOTTI, *loc. cit.* p. 22, parle (d'après NEROUTSOS, *L'Ancienne Alexandrie*, p. 60) de citernes trouvées « en terrain de Laurin ». Ne peut-on pas en conclure que c'est en 1853 que Brugsch vit chez Harris la copie de l'inscription de *Dioskouridès* et que, si les citernes lui paraissent appartenir à la Bibliothèque, c'est qu'elles se trouvaient dans le terrain même où avait été découverte l'inscription ?

Brugsch ne fait aucune allusion à une découverte qui aurait localisé la Bibliothèque au Sud de la Voie Canopique. Il propose, au contraire, d'en voir les restes dans de puissantes galeries souterraines, contenant deux citernes, qu'on aurait mises au jour dans la construction d'une école grecque. Sans doute était-il conduit à cette identification par les raisons que Parthey (1837) et Klippel (1838) tiraient des textes anciens, dans leurs monographies sur le Musée d'Alexandrie, pour le placer au Nord de la voie Canopique, confinant aux quais antiques. Kiepert (1) ayant adopté à peu près cette localisation, son exemple a été en général suivi par tous ceux qui se sont occupés de la topographie d'Alexandrie. Ni dans les ouvrages d'ensemble qui lui ont été consacrés par Oikonomopoulos (1884) (2) et par Néroutsos (1888) (3), ni dans les recherches portant plus spécialement sur le Musée de Dimitriadis (1871), de Weniger (1875), de Susemihl (1892), de Lumbroso (2^{me} éd. 1895), on ne trouve la moindre allusion à la découverte dont Brugsch aurait parlé à Mahmoud El Falaki, et ni Puchstein, ni Dziatzko, écrivant respectivement en 1894 et en 1899 leurs articles *Alexandria* et *Bibliotheken* de la «Realencyklopädie» de Pauly-Wissowa, n'ont cru devoir en tenir compte, bien qu'elle eût été attestée par Letronne dans la *Revue Archéologique* dès 1848 (4). Botti ignorait également

(1) H. KIEPERT, « Zur Topographie des Alten Alexandriens », dans « Zeitschrift der Gesh. für Erdkunde zu Berlin », 1872, p. 340 (p. 11 du tir. à part).

(2) Du moins dans le seul ouvrage du Dr. Oikonomopoulos que j'ai pu consulter 'Αλεξανδρινός διάκοσμος, t. I. (Alexandrie, 1884), p. 151, cet auteur se borne à assurer que les découvertes de Mahmoud-Bey ont établi que le Musée englobait le jardin de l'actuel Consulat d'Allemagne.

(3) NÉROUTSOS, (*L'Ancienne Alexandrie*, p. 8) cependant croit avec Mahmoud Bey que les fondations que celui-ci aurait trouvées sur la gauche de la rue Nebi-Daniel sont celles du Musée.

(4) HOGARTH, qui a, le dernier, ouvert quelques tranchées au Kom-el-Dik, reste sceptique (*Egypt Explor. Fund. Report*, 1894-1895, p. 25).

Seul M. G. DIMITSAS, *Ιστορία της 'Αλεξανδρείας* (Athènes, 1885) p. 280, fait allusion à la découverte du caisson de granit d'après le passage cité de Mahmoud-El-Falaki dans le *Bulletin de l'Institut Egyptien*. Comme Kiepert, il conclut, du silence observé par le *Reisebericht* de Brugsch, à l'inexactitude des dires qui lui sont attribués et place avec Kiepert le Musée et ses dépendances au Nord de la rue de Rosette s'étendant jusqu'à la rue Chérif Pacha. On sait que c'est dans une maison de cette rue, l'ancienne maison Adib, sur le quai antique des *Apostases*, les ἀποθήκαι τοῦ σίτου καὶ τῶν βίβλων de Dion Cassius, (cf. NEROUTSOS, *L'An-*

cette publication quand le dépouillement des carnets laissés à sa fille par le Consul anglais à Alexandrie (1846-1872) A. C. Harris, lui permit de mettre la main sur la note qui, par la dispersion de la Collection du chevalier Antonio de Laurin et par la disparition de ses papiers dans un incendie en 1892, prend la valeur d'une source originale. Telle qu'elle se trouve dans un des cahiers de mise au net (1) du studieux voyageur dont le nom est resté attaché aux fameux papyrus hiératiques ainsi qu'au discours d'Hypéride contre Démosthène découverts par lui, cette note consiste dans le dessin reproduit en tête de cet article accompagné des indications suivantes : « A block of granite dug up in the ground of Mons^c. de Laurin at Alexandria, 1847.

Length, 17 $\frac{1}{4}$ inches.

Width and depth, 15 $\frac{1}{2}$.

The hole for the books :

Length, 10 inches.

Breadth, 8.

Depth, 3. »

Les terrains ayant appartenu à A. de Laurin comprenaient, d'après les personnages compétents consultés par Botti (2), la meilleure partie des pentes, nivelées depuis, qui prolongeaient le Kôm-el-Dîmas

cienne Alexandrie, p. 23), qu'a été trouvé le piédestal de la statue élevée par les philosophes au rhéteur Ælius Démétrios, statue qui paraît bien avoir eu sa place dans le Musée (Cf. BOTTI, *Catalogue du Musée d'Alexandrie*, p. 537, n° 3; C I L. III, 13571 et S. DE RICCI, *Archiv für Papyrusforschung*, 1903, n° 127). Ce Démétrios que l'épigraphie place au II^e siècle de notre ère a du naître sous Hadrien comme l'indique son prénom. On peut donc songer à y reconnaître le Δημήτριος Ἀλεξανδρεὺς, ami et élève de Favorinus, que Galien vit professer à Rome sous Marc Aurèle (*ad Epig.*, 5; T. XIV, 697 Kühn) et qu'on a identifié avec l'auteur d'une *Rhétorique* citée par Diogène Laërte, V, 84.

(1) Cahier XI, f. 39. Reproduit entre un texte hiéroglyphique copié à Defneh le 11 octobre 1847 et une table de libations trouvée de même « on Mons. De Laurin's ground at Alexandria, 1847 ». Ces cahiers de Harris ont été acquis en 1896, par Botti, de la fille du Consul anglais. A la mort du regretté organisateur du Musée, ils ont été achetés pour le Musée où j'ai pu les consulter, grâce à l'obligeance de M. Breccia. Mon ami Seymour de Ricci, qui avait depuis longtemps rapproché l'article de Letronne de celui de Botti, veut bien m'apprendre que l'inscription avait été copiée, avant Botti, dans les carnets de Harris par l'égyptologue de Heidelberg, Eisenlohr (mort en 1902), qui publia en 1872 « le grand papyrus Harris ».

(2) BOTTI, *Bulletin de la Soc. Arch.*, n° 1 (1898) p. 52.

jusqu'à l'Alhambra, la Bourse Toussoun et le théâtre Zizinia, et le consulat de Prusse y occupait l'angle formé par la rue de Rosette et la rue de la Gare.

Ces terrains avaient été achetés par Antonio de Laurin (Consul Général d'Autriche à Alexandrie jusqu'en 1852), de Boghos Pacha, le ministre des affaires étrangères sous Ismaïl, et il semble qu'il y fit pratiquer des fouilles. « Madame Pénélope de Laurin se souvient, écrit Botti, des fouilles opérées par feu son mari dans ces terrains. *Grosso modo*, on aurait trouvé des sphinx, des inscriptions, des têtes en marbre et des momies. Le fruit de ces fouilles serait passé abusivement dans les mains des Cassavetti, et on ignore ce qu'il en est advenu. » On sait seulement que Agnew vit, avant 1840, à la porte du Consulat d'Autriche, la dédicace de Sarapodôros à Sérapis reproduite dans le *Corpus* (1). D'autres antiquités de la collection de Laurin paraissent avoir passé au Musée Impérial de Vienne, notamment la statue d'un personnage drapé tenant dans la gauche un rouleau sur lequel est gravé ΚΑΛΛΗΑC (pour Καλλίας) | ΠΑΡΩΝ | ΑΝΕΘΗ | ΚΕΝ | ΕΠΙΡΑΘ(ῶ) (2).

On regrette d'autant plus de ne rien savoir des destinées du bloc de granit trouvé dans ces terrains en 1847 que, si l'on pouvait prouver que le bloc de granit a été trouvé en place et qu'il provenait de la Bibliothèque d'Alexandrie, le Musée dont elle faisait partie se localiserait évidemment, comme le concluait Mahmoud-El-Falaki, entre la Voie Canopique (rue Porte de Rosette) et le Séma qu'on s'accorde

(1) « At the door of the Austrian Consulate » dit Agnew, *Archæologia*, XXVIII, (1840) p. 170, pl. XIV F, *inde* Kirchhoff, CIG., IV, n° 9110. Sur ces fouilles de Laurin voir p. 4, note 3.

(2) Cette statue est reproduite dans le récent ouvrage publié sous la direction de Th. Schreiber, *Die Nekropole von Kôm-esch-Schukâfa* (Leipzig, 1908) p. 273, fig. 204 qui renvoie à von Sacken-Kenner, *Sammlungen der Kaiserl. Münz-und Antikenkabinets*, p. 53, n° 249. Une bonne photographie en est exposée au Musée d'Alexandrie. On y voit nettement que le rouleau est à moitié déroulé formant ainsi deux *volumina*. L'inscription se lit sur la partie du papyrus qui forme un pli entre les deux rouleaux. De l'ombilic part un gland à franges. Le rouleau paraît avoir au moins 20 cm. de long. Cette statue appartient au type de celles dont il sera question p. 19, note 1, mais la présence d'un *Kérykeion* dans la main qui tient le rouleau et un petit cynocéphale debout à la droite du personnage lui donneraient, d'après Schreiber, le caractère d'une statue funéraire. Le cynocéphale, l'animal du dieu de la sagesse Thoth, n'aurait-il pas été choisi plutôt pour indiquer que le personnage représenté était un philosophe ?

à placer près de la Mosquée Nabi-Daniel sur les pentes du Kôm-el-Dimas. Mais El Falaki, — comme Botti (1) dont la publication de 1893 confirma le bruit sur lequel se fondait son hypothèse et comme M. Alex. Max de Zogheb (2) qui l'a développée depuis à plusieurs reprises, — a ignoré la double série d'objections qu'appelait ce système. Les difficultés topographiques proviennent surtout de la nécessité de placer le Musée, dont faisait partie la Bibliothèque, à proximité du Palais Royal et du quai où il s'élevait et d'où l'incendie de l'an 47 av. J.-C. a gagné la Bibliothèque. Ces difficultés, souvent discutées, ont été exposées à nouveau dans l'article cité de Sir E. Massie Blomfield (3). Il est plus difficile encore d'expliquer comment une Bibliothèque qui contenait au moins 700.000 volumes lors de cet incendie de l'an 47 av. notre ère aurait comporté, pour chaque groupe de 3 volumes au moins, une semblable ciste, ni comment on aurait pu disposer ces 200.000 caissons de granit. Il y a là de véritables impossibilités matérielles qui n'ont pas échappé à la perspicacité de Letronne.

C'est également de Harris qu'émane le document reproduit par Letronne. Comme la plupart de ceux qui ont parlé de la découverte de la ciste ne paraissent pas avoir eu connaissance de l'article du grand égyptologue (4), il ne sera peut-être pas inutile de republier ici l'extrait

(1) BOTTI, *Plan* etc. p. 66. C'est à tort que le plan de Sir E. Massie Blomfield (reproduit à la suite du *Guide* de E. Breccia, 1907) place à l'O. de la rue de la Gare le « site of discovery of scroll case and supposed site of Library ».

(2) ALEX. MAX DE ZOGHEB, *l'Ancienne Alexandrie*. Conférence faite le 3 déc. 1902 à l'Université populaire libre d'Alexandrie et publiée dans la *Revue des Cours et Conférences* de cette Université, 1903, p. 251 (p. 19 du tir. à part). La théorie d'El-Falaki sur l'emplacement du Musée au pied du *Séma* est déjà reprise par le même auteur dans un article sur *Le tombeau d'Alexandre le Grand* dans *Revue d'Egypte*, I, 1894, p. 84.

(3) Voir aussi l'article posthume de AD. AUSFELD, *Neapolis und Brucheion*, dans *Philologus*, LXIII, 1904, p. 489.

(4) *Revue Archéologique*, t. v., 1848, p. 758. On peut se demander si Birch n'a pas tiré parti de son côté de la lettre de Harris. M. S. de Ricci, qui a dépouillé le *Gentleman's Magazine* où Birch écrivit à cette période, n'en a rien retrouvé. Quant aux *Proceedings of Society of Lit.* ils paraissent avoir été dépouillés par Wallis Budge pour sa notice biographique sur BIRCH (*Transactions Soc. Bibl. Arch.*, IX, 1886). Il y signale seulement comme articles faits à propos de communications de Harris: en 1846 « On an inscription at Ibrim copied by M. H. », en 1847 « On a letter from M. H. respecting the Rosetta Stone » et « On a journey of M. H. to Upper Egypt ». En 1847, la *Revue Archéologique* publiait de Birch deux « Lettres à M. Letronne » et une autre en 1848.

de la lettre écrite par Harris à Samuel Birch, extrait que ce dernier communique à Letronne en date du 28 Décembre 1847. « La maison (non pas la maison, on l'a vu, mais les terrains) du Consul-Général d'Autriche à Alexandrie (M. de Laurin) occupe une position, où, selon la tradition, se trouvait autrefois une église dédiée à Ste Catherine. D'après d'autres traditions fugitives, dans le voisinage se trouvait plus anciennement la fameuse Bibliothèque. En creusant dernièrement pour trouver des pierres à bâtir, on mit à découvert un petit bloc de granit de 17 pouces $\frac{1}{2}$ (1) (438 mm.) de long, sur 15 $\frac{1}{2}$ (394 mm.) de large et de haut. Une cavité a été creusée dans ce bloc pour tenir des rouleaux de papyrus ; car c'en est la destination la plus probable. Cette cavité a 10 pouces (254 mm.) de long sur 8 (203 mm.) de large et 3 (76 mm.) de profondeur. En accordant un pouce pour l'épaisseur de chaque volume, il y avait donc place pour 3 rouleaux. Or, on lit, sur un des côtés du bloc, les mots ΔΙΟΣΚΟΡΙΔΗΣ Γ' ΤΟΜΟΙ ». M. Birch, ajoute Letronne, se demande si ce ne serait pas là un débris de la « Grande Bibliothèque » (2) et si ce Dioscoride ne devrait pas être identifié au fameux botaniste d'Anazarbe. Ainsi, cette découverte ne donnerait pas seulement le point de repère tant cherché pour l'emplacement du Musée ; elle attesterait aussi, puisque Dioscoride a vécu au temps de Claude et de Néron, que la Bibliothèque, reconstituée après l'incendie de César par les 200.000 volumes enlevés par Antoine à Pergame, n'aurait pas cessé de s'accroître. Letronne ne se laissa pas persuader par ces séduisantes déductions. Avec son bon sens ordinaire, il n'a pas hésité à rejeter l'une et l'autre hypothèse :

(1) Lire 17 $\frac{1}{4}$. Il n'y a pas là variante, mais simple faute d'impression puisque c'est seulement avec ce chiffre qu'on obtient 438 mm. 399.

(2) Telle devait être la désignation de la Bibliothèque du Musée comme il résulte d'une inscription qui n'aurait pas dû échapper à ceux qui se sont occupés de la question. C'est le piédestal de la statue élevée par la cité de Paphos à son greffier public, Onésandros, fils de Nausikratès, qui, pour services rendus à Ptolémée X pendant sa retraite à Chypre (108-88), fut nommé parent et prêtre à vie du roi et τεταγμένον ἐπὶ τῆς ἐν Ἀλεξανδρείᾳ Μεγάλῃς Βιβλιοθήκῃς (Dittenberger, *Orientalis graeci inscr. sel.*, I, 172). Cette orthographe, qui devrait faire écrire *bybliothèque*, est également usitée dans deux inscriptions de Pergame, récemment publiées, les premières qui fassent mention de la fameuse bibliothèque rivale de celle d'Alexandrie (*Athenische Mitteilungen*, 1908, p. 384, p. 409, n° 41).

une disposition si incommode où 3 rouleaux auraient demandé une caisse de granit pesant au moins 173 kg. n'a pu être adoptée dans une bibliothèque qui en contenait environ 700.000, et l'inscription ne peut indiquer qu'un ouvrage qui était complet en 3 livres, ce qui n'est pas le cas pour celui du grand Dioscoride (1).

Sur ce dernier point, cependant, le raisonnement de Letronne ne saurait être admis sans réserves. Si le principe d'un livre par rouleau est un de ceux que les bibliothécaires d'Alexandrie ont eu précisément le mérite de faire prévaloir, les recherches modernes (2) ont montré que, néanmoins, chaque rouleau d'un ouvrage ne contenait pas nécessairement un livre. Non seulement les 5 livres du *De materia medica* de Dioscoride ont pu former 3 *tomoi*, mais rien ne garantit l'antiquité de cette division en 5 livres. Il pourrait même s'agir d'un des autres ouvrages que la grande popularité de Dioscoride lui a fait attribuer, tels que le *Περὶ δηλητηρίων φαρμάκων* et le *Περὶ ἰσθόλων*. Cette hypothèse, d'ailleurs, est peu probable puisqu'on a reconnu dans ces ouvrages des compilations des VI^e et VII^e siècles, époque pour laquelle les scholies d'Hippocrate rédigées par Jean et par Palladius d'Alexandrie attestent qu'on continuait à s'occuper de médecine dans la ville où avaient professé Erasistrate et Hérophile. Si Letronne argue qu'entre les huit ou neuf écrivains qui portent le nom de *Dioskoridès* ou *Dioskouridès* on ne saurait choisir, il n'en est pas moins vraisemblable que le naturaliste d'Anazarbe est le seul d'entre eux dont le renom soit resté assez grand jusqu'aux derniers temps de l'Empire pour que son seul nom ait pu faire comprendre, sans autre indication, qu'il s'agissait de l'ouvrage qui suffit à lui faire une réputation impéris-

(1) Outre l'article *Dioskuridès* (12) par M. Wellmann dans la *Realencyklopaedie* de Pauly-Wisowa, voir un article du même auteur dans l'*Hermes*, 1908, p. 240. Je rappelle que le *De materia medica* est considéré comme sa seule œuvre authentique et que c'est par rapport à lui, appelé Dioscoride sans autre épithète, qu'un des médecins qui éditièrent sous Hadrien le corpus hippocratique est désigné sous le nom de Dioskouridès ὁ νεώτερος.

(2) Outre les articles *Buch* de la *Realencyklopaedie* par DZIATZKO et *Liber* du *Dictionnaire des Antiquités* par LAFAYE, voir W. SCHUBART, *Das Buch bei den Griechen und Römern* (Berlin, 1907).

sable et pour qu'on ait consacré à cet ouvrage une *capsa* de l'importance de celle trouvée sur l'emplacement qui serait celui de l'ancienne église Ste-Catherine.

C'est sur la présence d'une très vieille église au lieu où ce cube de granit a été découvert (1) qu'il semble que ceux qui croient qu'il provient de la Bibliothèque auraient dû insister en recherchant si quelque couvent copte n'avait pas précédé l'église. N'a-t-il pu en être de même au Musée qui contenait la « Bibliothèque Mère » qu'au Sérapéum qui abritait la « Bibliothèque Fille » et la *Hadriané Bibliothéqué* qui furent, en 391, transformées en églises ? Au Caesaréum, qui avait eu aussi ses librairies, St-Marc ne s'élevait-il pas dès le VII^e siècle ?

Sans doute, Pline le Jeune parle déjà de livres rangés dans des armoires pratiquées dans le mur, *armaria parieti inserta* (2) et un bas-relief de la région rhénane, appartenant probablement au II^e siècle, montre précisément des rouleaux entassés dans de grands compartiments carrés qui paraissent être en pierre (3). C'est le même terme d'*armaria librorum* qu'Orose (4) emploie pour désigner les rayons à livres qu'il put encore voir, mais vides comme celui de notre Dioscoride, dans les temples d'Alexandrie, vingt ans après la destruction du Sérapéum. Cet usage semble s'être conservé chez les moines égyptiens et l'on

(1) Je pense que cette « tradition fugitive » est celle à laquelle fait allusion Néroutos. Après avoir relaté la découverte des fondations d'un temple d'Isis et de Sérapis dans les excavations destinées à la construction de la Bourse Toussoun, il ajoute « derrière ce temple, du côté Sud et séparées de celui-ci par une ancienne rue parallèle à celle de l'avenue Canopique, on trouva les ruines d'une ancienne station militaire romaine (*Castrum*) et des chambres souterraines dont les dispositions permirent d'y reconnaître des prisons d'Etat. Ceci explique la tradition pieuse des derniers siècles, qui plaçait en cet endroit la prison où était enfermée Ste Catherine et le palais de son père, gouverneur du pays à cette époque. Cette fable donna lieu à l'appellation *Butte de Ste Catherine*, pour désigner cet amas de ruines ». Cf. LARRIVAZ, S. J., *Les saintes Pérégrinations* de B. DE BŒYDENBACH, 1904, p. 70.

(2) PLINE, *Ep.* II, 17, 8, Cf. *Vopisc. Tac.* 8; *Sid. Apoll. Ep.* II, 9, 4; *Ulp. Dig.* XXXII, 1, 52, 3, 7.

(3) A. BRINKMAN, *Ein verschollenes Relief aus Neumagen* dans les *Bonner Jahrbücher*, 1905, p. 460. Voir aussi le casier à livres muni d'un pupitre reproduit d'après un sarcophage romain, dans le *Dictionnaire des Antiquités* article BIBLIOTHECA, fig. 852.

(4) *Hist.* VI, 15, 32. VITRUYE, VII, 1, parle aussi d'*armaria* pour Alexandrie ainsi que SÉNÈQUE, *De Tranq. An.* 9, 6.

sait, par la règle même de St. Pachôme (1), qu'ils avaient l'habitude de déposer leurs livres dans des caissons en pierre de ce genre, sans doute de simples blocs creusés en carré comme on en voit encore dans les murs des cellules. C'est dans les ruines d'un de leurs couvents qu'aurait été découvert ce coffret rectangulaire, en pierre, dans lequel s'est trouvé, entre autres livres, le plus ancien psautier copte (2). Or, que les moines grecs ont continué à s'intéresser à Dioscoride dans les siècles qui ont suivi ceux où l'on a vu que sa popularité a fait mettre sous son nom tant de compilations apocryphes, il en reste au moins deux indices: d'une part, le fait que les plus anciens ms. de Dioscoride proviennent de la Laura de l'Athos (*codex Athous*, XI^e s.) ou des couvents à moitié grecs de Bobbio (palimpseste de Vienne, VIII^e s. et *Neapolitanus*, VII^e s.) et du Mont Cassin. De ce dernier dérivent les traductions latines de Dioscoride à l'étude desquelles Cassiodore, au milieu du VI^e s., exhorte les frères de son monastère de Vivarium à se consacrer (3). D'autre part on voit l'Empereur Romanos II, fils et co-régent de Constantin VII Porphyrogénète (912-59), envoyer au khalife Abd-er-Rahmân, en principal présent, un Dioscoride illustré qu'accompagnait le moine Nikolaos chargé d'en répandre la connaissance parmi les savants de Cordoue.

A cette époque il y avait trois siècles que l'Égypte avait été conquise par ces Omniades dont les descendants régnaient en Espagne, et, si l'on eût alors creusé un bloc pour y déposer le *De Materia Medica*, c'est en copte qu'on aurait indiqué le nom de l'auteur. Cinq siècles auparavant, quand le Christianisme couronnait par la

(1) *Regula Pachomii* (dans *Patrol. Lat.* XXXIII p. 77) art. 82 : *in fenestra in qua codices collocantur*. Cf. J. M. BESSE, *Les moines d'Orient antérieurs au concile de Chalcédoine*, 1900, p. 392. Pour les monastères établis sur les ruines du Sérapéum, voir BOTTI, *Fouilles à la colonne Théodosienne*, p. 135, MILNE, *Roman Egypt*, p. 210, BUTLER, *The Arabic conquest of Egypt*, 1902, p. 385, 418. Pour St. Marc au Caesareum, Butler *op. cit.* p. 373. Klippel et Dimitsas (*op. cit.* p. 107) et Butler (*op. cit.* p. 411) veulent que les bibliothèques dont Philon dit le Caesareum entouré (βιβλιοθήκαις ... περιβεβλημένος) soient celles qui reçurent les 200.000 volumes de Pergame qu'on place de préférence au Sérapéum.

(2) E. A. WALLIS BUDGE, *The earliest known Coptic psalter*, 1898, p. VII ; cf. WESSELY, *Wiener Akad. Sitz.-Ber.* 1907, p. 2.

(3) *De Inst. div. litt.*, 31.

destruction du Sérapéum son triomphe à Alexandrie, si quelque monastère avait fait graver le nom de Dioscoride sur une semblable caisse, l'inscription aurait comporté des ligatures que Harris n'aurait pas négligées dans sa copie. Sans qu'on puisse donner à sa note l'autorité d'une copie épigraphique minutieuse — bien que le fait qu'il l'a envoyée à Birch en l'autorisant évidemment à la communiquer à Le-tronne en augmente singulièrement la valeur — pour qui connaît l'exactitude ordinaire de ses cahiers, il ne saurait y avoir de doute que l'inscription n'ait été fidèlement reproduite par lui. Du moins, n'a-t-il pu se tromper pour la lettre la plus caractéristique de l'épigraphie alexandrine : le Σ .

Le Σ à barres divergentes disparaît après Ptolémée Épiphane (1). Sous Évergète, règne où ce Σ domine encore — notamment dans le décret de Canope (2) — on voit apparaître le Σ à barres droites dans des inscriptions sans caractère officiel comme les dédicaces au Pan Euodos de Redesieh (3); il ne s'affirme dans l'épigraphie publique que sous son successeur Philopator (4) pour dominer ensuite jusqu'à la fin de la dynastie. Bien que le C lunaire se montre déjà dans les graffites de Redesieh (5) sous Évergète, il ne prend place dans les grandes inscrip-

(1) BOTTI, *Catalogue*, p. 251, n° 2 donne ce Σ aux deux lignes d'une inscription dont la 2^e ligne nomme Philométor. En réalité, le Σ à barres divergentes n'existe qu'à la 1^{re} ligne. La 2^e ligne a été certainement écrite après martelage, tandis que le martelage n'a pas porté sur la 1^{re} ligne. Avant le martelage, l'inscription s'adressait donc peut-être à Épiphane. La coexistence des deux formes est, d'ailleurs, possible. On la constate dans une dédicace à Isis Arsinoé (Dittenberger, *Orientalis graeci*, n° 31) et dans l'inscr. de Rosette (n° 90).

(2) DITTENBERGER, *Orientalis graeci inscr. sel.*, n° 69. cf. STRACK, *Dynastie der Ptolemäer*, n° 43.

(3) DITTENBERGER, n° 71. Dans les inscriptions officielles, le Σ persiste sous Philopator (Strack, n° 22 et 24) et jusque sous Epiphane: Botti, p. 257 n° 19; cf. Strack, p. 247; Dittenberger, n° 90 (inscription de Rosette).

(4) DITTENBERGER, n° 82-4; Breccia, *Bull. Soc., Alex.* (1908) p. 169.

(5) DITTENBERGER, n° 70, 72-4. Sur les stèles peintes des mercenaires, à Sciathi et Hâdra, stèles qui se placent en majeure partie sous les règnes d'Évergète et de Philopator, c'est le C qu'emploient presque toujours les peintres. La seule grande inscr. alexandrine considérée comme ptolémaïque où apparaisse le C est celle qui mentionne le *stratégos poléôs* (Botti, p. 253, n° 7). Aussi, peut-on se demander s'il n'est pas préférable de la faire descendre à l'époque romaine.

tions qu'après l'annexion romaine. S'il devient alors moins fréquent, le Σ à barres droites se maintient, néanmoins, depuis Auguste, jusqu'à Hadrien (1).

Ainsi, l'épigraphie permet de circonscrire l'inscription environ entre 220 av. J.-C. et 140 après. Il n'y a donc pas lieu de penser, avec Sir Massie Blomfield, que le monument qui la porte descende jusqu'en pleine époque byzantine. Aussi bien, n'est-ce pas une date que l'on a pensé tirer de ce qui a été dit plus haut de la réputation extraordinaire dont Dioscoride jouit longtemps dans les monastères grecs ainsi que de la coutume de ces monastères d'enfermer leurs manuscrits dans des blocs évidés en forme d'armoire. Ces deux faits servent seulement à expliquer comment, au lieu de la *capsa* ou de la *cista* ordinaires en bois ou en cuir, les anciens ont pu employer pour y déposer des rouleaux une pareille auge de granit et comment un bloc aussi considérable, et de matière relativement précieuse, a pu parvenir intact jusqu'au milieu du XIX^e s. On peut encore s'en autoriser pour répudier l'identification du Dioskouridès de notre monument avec les trois autres écrivains de ce nom (2) auxquels permettraient de penser les limites assignées par l'épigraphie.

Du Dioskouridès qui, au déclin du III^e siècle, paraît avoir été le dernier des auteurs de poésies légères de la pléiade alexandrine, on n'imagine guère renfermé dans un pareil coffre le délicat faisceau d'épigrammes dont l'antiquité ne paraît, d'ailleurs, avoir connu que le choix fait par Méléagre dans sa « Couronne ».

Lorsque le poète de Gadara composait l'Anthologie qui ne dut conserver qu'une trentaine de pièces de ce Dioskouridès, au début du I^{er} s. av. J.-C., paraît avoir travaillé un autre écrivain de ce nom auquel on a laborieusement essayé de créer une personnalité littéraire en lui attribuant à la fois une sorte d'« Esprit des Lois »

(1) Voir, pour Auguste, Dittenberger, 654, Cagnat, *Inscr. graec. rom.*, 1054, 1056; pour Claude, Dittenberger, 663; pour Néron, Cagnat, 1125; pour Domitien, Cagnat, 1099; pour Trajan, Cagnat, 1059; pour Hadrien, Dittenberger, 679, 687; Botti, p. 270, n^o 74; Breccia, *Bull. Soc. Alex.*, 1907, 102. Je n'ai cité autant que possible que des inscriptions d'Alexandrie que j'ai pu vérifier au Musée.

(2) Voir dans PAULY-WISSOWA les articles *Dioskurides* 5, 7 et 10.

et deux traités plus limités sur la Société homérique et sur la Constitution lacédémonienne. Mais, si ces ouvrages ont pu compter trois livres et plus, aucun ne paraît avoir acquis la réputation dont devait jouir l'écrivain pour les œuvres duquel on faisait creuser un pareil réceptacle de granit. La même objection doit être opposée aux prétentions qu'on pourrait élever en faveur d'un troisième Dioscouridès, distingué par le surnom de *Phakas* ou celui d'*Alexandreus*: de plus, on sait précisément que le Traité de Médecine de ce médecin de Ptolémée Aulète et de sa fille Cléopâtre comptait 24 livres et son Commentaire d'Hippocrate 7 livres; de ces compilations, ni l'une ni l'autre ne paraît avoir joui d'une grande célébrité.

Il faut toute la notoriété qu'atteignit dès son apparition le grand ouvrage du botaniste d'Anazarbe, ouvrage qui paraît bien avoir été son unique œuvre authentique, pour comprendre qu'on ait pu le désigner, dès le demi-siècle qui suivit, sans ajouter d'ethnique au nom de l'auteur et sans préciser le titre de l'ouvrage. Or, l'on sait par Galien, qui étudia à Alexandrie un siècle à peine après la publication du *Περὶ ὕλης ἰατρικῆς*, que, sans doute encore sous le règne de Néron, l'archiatre impérial, Andromachos le Jeune, faisait grand emploi de Dioscoride dans les 3 livres de son *Περὶ φαρμάκωνσκευασίας* (1) et Erotianos, qui dédiait à Andromachos un lexique d'Hippocrate, l'y citait également (2). A la fin du 1^{er} s., Asklépiadès le Jeune, qui composa en 10 livres un ouvrage semblable, mentionne, comme ses plus récentes autorités, Andromachos et Dioscoride (3). Rufus d'Ephèse sous Trajan et les deux Soranus sous Hadrien le placent déjà à côté de Théophraste et l'on a vu que sa réputation ne devait qu'aller grandissant jusqu'aux confins du Moyen-Age.

Qu'un ouvrage aussi réputé dut être acquis par les Bibliothèques publiques d'Alexandrie, on ne saurait guère en douter. Et, si l'existence de la Bibliothèque du Musée sous l'Empire a pu être con-

(1) GALIEN, XIII, 857, 694. Kühn.

(2) EROTIAN, p. 85 7 K.

(3) GALIEN, XIII, 51, 53. Voir dans le Pauly-Wissowa l'article *Dioskurides* 12 de WELLMANN, col. 1133.

testée (1), on sait qu'outré le Sérapéum la plupart des sanctuaires créés à Alexandrie par les Empereurs, Césaréum, Sébastéum et Claudéum notamment, comportaient ces salles de travail dont Orose vit les armoires à livres déjà pillées : *hodie in templis extant, quae et nos vidimus, armaria librorum*. Le bloc retrouvé en 1847, appartiendrait-il à ceux qu'il put voir ainsi ? Les doutes que Letronne exprimait déjà en faisant remarquer le poids énorme de pareilles caisses à livres, et leur incommodité pour une Bibliothèque comme celle du Musée, ces doutes restent valables même pour des bibliothèques publiques plus restreintes et l'on peut ajouter que le granit n'est pas seulement la matière la plus lourde qu'on pût choisir, mais aussi la plus difficile à graver et la plus dispendieuse. On n'imagine guère les organisateurs des bibliothèques des temples dont l'on vient de parler, faisant venir des carrières de Syène les milliers de blocs qui auraient été nécessaires pour la plus petite des bibliothèques où chaque ouvrage eût comporté une caisse pareille. De ces milliers de coffres, dans le sol si fouillé d'Alexandrie, quelques fragments n'auraient-ils pas dû venir au jour ? On ne saurait invoquer le four à chaux pour expliquer la disparition de tant de tonnes de granit; et l'on ne saurait davantage en expliquer la présence, alors que le granit ne paraît guère avoir été employé à Alexandrie que pour des monuments aussi considérables que ceux dont les vestiges sont connus sous le nom d'aiguilles de Cléopâtre et de colonne de Pompée.

(1) A tort, je crois, car le Musée ne put survivre sans bibliothèque. Sa persistance est attestée sous Hadrien, en dehors des textes (*Hist. Aug., Hadr.* 20; *PHILOSTR. Nit. Soph.*, II, 37), par la dédicace du grand-prêtre d'Alexandrie Lucius Julius Vestinus, « épistate du Musée et des Bibliothèques romaines et grecques de Rome » (Dittenberger, 679; Cagnat, I, 136). Vestinus succédait sans doute à Eudaimôn ἐπιτρόπος d'Hadrien ἐπὶ διοικήσεως Ἀλεξανδρείας, ἐπιτρόπος βιβλιοθηκῶν Ἰωμαίων καὶ Ἑλληνικῶν. Dessau (*Prosopographia Imp. rom.* II p. 74, n. 79), qui s'est occupé en dernier lieu de cet Eudaimôn, a oublié de remarquer : 1° que ce texte grec de la dédic. latine trouvée à Ephèse CII, III, 431 a été publié dans le *Supplementum* à ce vol., p. 1285, n. 7116 d'après la copie donnée par Beaudouin et Pottier, (*Bul. Corr. Hell.*, III, p. 257) qui virent l'inscription à Beyrouth; 2° que cette inscription a été depuis transportée de Beyrouth au Musée du Caire d'où elle a été envoyée à celui d'Alexandrie. Botti l'a publiée dans sa *Notice* de 1893 (p. 150, n. 2492, *Catalogue*, p. 281, n. 100) en l'attribuant à Menshieh, sans doute parceque, en dehors d'Alexandrie, Ptolémaïs était la seule ville d'Égypte jouissant d'une constitution grecque et pouvant employer la formule ἡ βουλὴ καὶ ὁ δήμος [Εὐδα]μόνι ἐπιτρόπος, etc.

Ce que Cléopâtre aurait fait en l'honneur de César en érigeant les obélisques qui portent son nom à l'entrée du Césaréum, ce que Théodose aurait fait pour commémorer la destruction du Sérapéum, dernier refuge du paganisme, on n'imagine guère que des Romains, un Claude ou un Hadrien eux-mêmes, l'aient ordonné pour une Bibliothèque. Les découvertes récentes faites à Éphèse et à Timgad permettent de se faire, d'ailleurs, une idée précise des bibliothèques impériales (1). Ainsi, à Éphèse, dans une vaste salle rectangulaire s'étagent deux rangées superposées de niches, hautes de 2^m,80, larges de 1 mètre et profondes de 0^m,50. Les *armaria*, soigneusement numérotés, devaient être divisés en hauteur par des cloisons. Que ces cloisons fussent en bois ou en marbre, nulle part on ne voit la place d'une cube de granit comme celui du Dioscoride.

En est-il de même dans la « librairie » de quelque riche particulier ? Et n'imagine-t-on pas, par exemple, que le philosophe d'Herculanum qui possédait les fameux rouleaux épicuriens aurait pu donner à ses auteurs favoris un coffret aussi inaltérable ? Quelqu'un des grands naturalistes dont Alexandrie a pu s'enorgueillir au siècle où l'école fondée par Hérophile et par Érasistrate était encore si réputée que Galien y vint étudier (v. 150) n'a-t-il pu en faire autant ? Sans doute

(1) Voir R. CAGNAT, *Les Bibliothèques municipales dans l'Empire romain* (Mémoires de l'Académie des Inscriptions, T. XXXVIII, 1906). Sur la bibliothèque *Kelsiané* à Ephèse, construite en 107 par Tib. Jul. Aquila Polemæanus, en souvenir de son père Tib. Julius Celsus Ptolemæanus, avec un revenu de 25 000 deniers εις επισκευήν αὐτῆς καὶ ἀγορὰν βιβλίων, voir *Oesterreichische Jahreshfte*, 1905, p. 297 (*Anzeiger*), 1908, p. 125. Un siècle plus tard, on continuait à élever des bibliothèques dans l'Empire romain comme l'atteste, outre la bibliothèque de Timgad décrite par M. Cagnat, le curieux fragment des *Kestoi* de Julius Africanus, qui ajoute 3 villes aux 23 où M. Cagnat a relevé la présence de bibliothèques publiques. Le polygraphe parle d'un manuscrit d'Homère où 27 vers de caractère magique étaient mis dans la bouche d'Ulysse évoquant les morts. Africanus connaît trois exemplaires de ce ms., l'un à Ælia Capitolina en Palestine (Jérusalem), l'autre à Nysa en Carie, le troisième « à Rome près des termes d'Alexandre (Alexandre Sévère auquel les *Kestoi* sont dédiés) dans la belle Bibliothèque du Panthéon dont j'ai moi-même fait le plan pour l'Auguste ». (*Oxyrhynchus Pap.*, III, p. 39). Pour la Bibliothèque de Pergame, dont on ne connaît que très mal la disposition intérieure, on croit pourtant qu'elle avait des rayons en bois, cf. BOHN, « Alterthümer von Pergamon », II, p. 56.

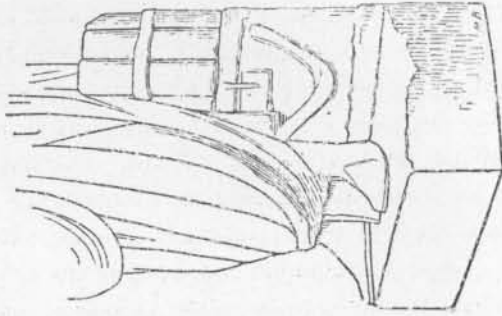


FIG. 4.

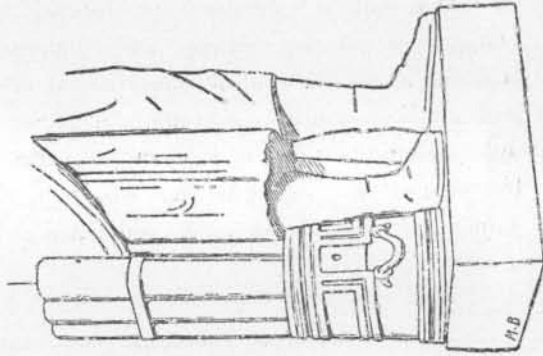


FIG. 3.

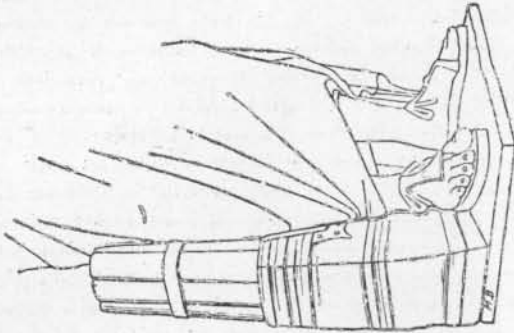


FIG. 2.

les particuliers devaient ils user surtout, pour y déposer la liasse des rouleaux qui formaient l'œuvre d'un auteur favori, de ces coffrets généralement cylindriques que l'on voit si souvent représentés à côté des statues des rhéteurs ou des philosophes. Les statues de ce type durent être particulièrement nombreuses à Alexandrie où tout membre un peu considérable du Musée dut tenir à se faire immortaliser avec les volumes de ses œuvres à ses pieds. Les dessins reproduits ci-contre rappelleront la nature exacte de ces *capsae* avec la serrure qui permettait de les fermer à clef et l'anneau qui permettait de les porter (1).

A côté de ces boîtes portatives, on admettra sans peine que les amateurs de livres rares aient eu, pour les déposer, des coffres plus importants que l'humidité (2) ne pouvait pénétrer et qu'aucun voleur n'eût pu emporter. Rien ne réalise mieux ce double objet que la ciste de Dioscoride.

Leur possesseur a pu, en toute sécurité, y coucher côte à côte les

(1) M. Breccia a bien voulu faire dessiner pour cet article par M. Bartocci ces trois *capsae* qui manquent à l'ouvrage de TH. BOTTI, *Die Buchrolle in der antiken Kunst* (Leipzig 1907). Tous les trois se trouvent au pied de statues en marbre du I^{er} et du II^e s. de notre ère qui se rapportent au type bien connu de l'homme drapé :

1^o (Fig. 2) Au côté droit d'un personnage drapé de la variété S. REINACH, *Répertoire de la Statuaire*, II, 614, 1.

La *capsa* était quadrangulaire. Le côté droit seul entièrement représenté mesure 14 cm. au bas, 12 cm. au haut. La hauteur est de 33 cm.; celle des trois rouleaux de 24 cm. Traces de peinture rouge sur toute la partie plate de la ciste, mais non sur les courroies et garnitures.

Salle XIV, n^o d'inventaire 3661. BOTTI, *Catalogue*, p. 524, 15 (proviendrait d'Achmounein).

2^o (Fig. 3) Au côté droit d'un personnage drapé de la variété *ibid.* 613, 6.

De la *capsa*, cylindrique, les $\frac{2}{3}$ sont sculptés mesurant 39 cm. au bas. La hauteur est de 25 cm.; celle des trois rouleaux de 35 cm.

Salle XVI, n^o d'inventaire 3904. (Collection Dingli, Alexandrie).

3^o (Fig. 4) Au côté gauche d'un personnage drapé de la variété *ibid.*, 615, 3.

De la *capsa*, cylindrique, $\frac{1}{4}$ est sculpté mesurant 17 cm. La hauteur est de 20 cm, celle des 4 rouleaux de 25 cm.

Salle XVI, n^o d'inventaire 3902.

BOTTI, *Catalogue*, p. 158, n. 11 (Collection Dingli, Alexandrie).

(2) Cette crainte de l'humidité, *in bybliotheicis libri non putrescent*, (Vitruv., VI, 4, 1) a amené, à Éphèse, à disposer la bibliothèque de façon à ce que le soleil la baigne en plein et à ménager un courant d'air autour des armoires.

trois précieux rouleaux de papyrus longs de 254 mm. avec 67 mm. de diamètre — sans doute 25 cm sur 6 cm. $\frac{1}{2}$ en tenant compte des deux cloisons de séparation et des boutons qui terminaient le cylindre où s'enroulait le volume (1). — Grâce aux mesures précises de Harris, il est aisé de voir que la ciste avait été faite exprès pour les rouleaux. Sinon, l'on ne s'expliquerait guère que, au lieu de donner partout la même épaisseur aux parois, on ait pris soin de la varier avec autant de minutie, malgré la difficulté de la taille du granit. Les côtés longs mesurent 91 mm. (394-203), les petits côtés 184 mm. (438-254), le fond de la caisse 318 mm. (394-76). C'est à dessein aussi que 9 mm. ont été laissés libres entre le sommet des rouleaux et celui des côtés de la ciste (76-67). Un solide couvercle, épais d'environ 3 cm., devait venir fermer un coffre qu'un poids d'au moins 173 kg. ne permettait guère de déplacer. Imagine-t-on une bibliothèque publique indiquant, pour la ciste de chaque ouvrage, des mesures spéciales prises sur les rouleaux eux-mêmes? Les rouleaux que les copistes exécutaient pour elles appartenaient à des types déterminés. Pour chaque type, des étuis de cuir, ou de papyrus plus fort, étaient sans doute préparés d'avance, et, le rouleau introduit dans l'étui correspondant, il suffisait de suspendre aux « cornes » de *l'umbilicus*, bâtonnet cylindrique où était collée la dernière page du *volumen*, une étiquette indiquant le nom de l'auteur (au génitif) et celui de son œuvre (au nominatif) : — on connaît le carré de papyrus retrouvé à Oxyrhynchos portant, en onciales de la fin du 1^{er} ou du début du II^e siècle, ΣΩΦΡΟΝΟΣ ΜΙΜΟΙ ΓΥΝΑΙΚΕΙΟΙ (2). Les étiquettes étaient copiées sur de grands *pinakes*, ces inventaires classés par genre dont on sait que Callimaque dressa cent vingt pour la Bibliothèque d'Alexandrie.

Rien de pareil sur notre ciste. Le nom de l'auteur est au nominatif, celui de l'ouvrage n'est pas indiqué. C'est dire clairement qu'il n'y a pas à se tromper ni sur l'auteur, ni sur l'ouvrage. Mais si l'ou-

(1) Chaque rouleau aurait donc eu environ 25 cm. de large et 6 cm. de diamètre. Quand on voit que le plus grand des 4 rouleaux de la *Politeia* d'Aristote comprend 11 colonnes de 50 lignes à 40 lettres sur un papyrus de 27 cm. de large et 2 m. 20 de long, on conçoit sans peine que plus d'un livre de Dioscoride ait tenu sur un rouleau qui pouvait avoir une trentaine de colonnes.

(2) GRENFELL et HUNT, *The Oxyrhynchus Papyri*, II, (1899), p. 303, n° 301. Mesure 0 m. 028 sur 0 m. 125.

vrage est si connu, on peut supposer qu'il en existe diverses éditions. Suivant les dimensions du papyrus et suivant l'écriture du copiste, un *tomos* peut contenir des portions très variables de l'ouvrage. Ici nous avons à faire à l'édition en 3 tomes, édition qui comportait sans doute une écriture très fine et un papyrus très mince, puisque la division courante de l'ouvrage est en 5 livres et qu'il remplit 2 volumes in-8° dans l'édition de Sprengel (1). Mais, quelque considérable que soit l'œuvre de Dioscoride, on est loin d'être obligé de supposer pour la contenir des rouleaux longs de 144 pieds comme le « grand papyrus » auquel le nom de Harris est resté attaché. Tout au plus les trois rouleaux réunis atteignaient-ils cette longueur, soit 50 pieds pour chacun, la longueur que Kenyon (2) assigne aux « éditions de luxe ».

Le « luxe » de cette édition ne consistait-il qu'en la finesse du papyrus et de l'écriture ? Le fameux Dioscoride de Vienne (écrit en 512) comprend une figure peinte pour chaque plante (3), et l'on sait par Pline que la première botanique illustrée de ce genre fut publiée par le médecin Krateuas, au milieu du 1^{er} s. av. J.-C. Or, cet art de la peinture sur papyrus, lors même que le papyrus a 50 ou 100 pieds de long, est un de ceux que l'Égypte ancienne a créés et portés à leur perfection, comme elle a porté à sa perfection la taille du granit. L'usage millénaire du papyrus a permis aux Égyptiens d'inventer tout ce qui peut l'embellir et le protéger, toutes inventions que l'époque alexandrine a reçues d'eux. Déjà, dans les greffes qui figurent sur les peintures égyptiennes de l'Ancien Empire, on trouve les rouleaux placés tantôt dans des coffrets ronds et portatifs, tantôt dans des caisses rectangulaires dont les pieds courts indiquent qu'elles étaient faites pour

(1) Avec traduction et commentaire il est vrai. Il serait intéressant d'examiner si le fragment d'un papyrus de Dioscoride (II^e s.) signalé par Seymour de Ricci, *Revue des Etudes Grecques*, 1902, p. 437 et publié par Winstedt, *Classical Quarterly*, 1908, pourrait provenir d'une édition en 3 rouleaux.

(2) KENYON, *Palaeography of Greek Papyri*, 1899, p. 17. La longueur moyenne serait de 20 à 30 pieds. C'est en discutant cette question de la dimension des rouleaux que Th. Birt, *op. cit.* p. 215, 2 note, une version déformée de la découverte que nous étudions ici : « H. Thierich teilte mir mit, dass bei G. Botti, Plan d'Alexandrie, sich die Erwähnung eines Kastens mit der Aufschrift τῶμοι ἄκτῶ finde ».

(3) Sur ce Dioscoride, voir Th. Birt, *op. cit.* p. 122, 301.

poser et pour rester à terre (1). Ce même rectangle allongé ne figure comme coffre à rouleaux que deux fois dans l'art grec: sur une stèle attique du V^e siècle, et sur un vase d'Euphronios où le nom de l'ouvrage XIPONEIA — les *Chironis praecepta* bien connus comme livre d'éducation — est inscrit en haut du coffre (2).

L'Égypte pharaonique n'a-t-elle pas dû, pour ses papyrus les plus vénérés, faire exécuter de semblables coffres en granit et la ciste de Dioscoride ne serait-elle pas ainsi l'unique spécimen de ces coffres adoptés pour leurs volumes précieux par les amateurs alexandrins ?

Sans doute, dans cette hypothèse, la découverte de la ciste de Dioscoride perd beaucoup de l'intérêt qu'on lui a prêté tout d'abord pour la topographie de l'Alexandrie antique. Mais, si elle n'offre plus la même importance pour la localisation de la grande Bibliothèque du Musée, ne devient-elle pas un document, unique en son genre, pour l'histoire du livre dans l'antiquité ? Comme l'étiquette des *Mimes* de Sophron, l'autre dépouille unique des multiples bibliothèques privées dont le sol fécond de l'Égypte nous a rendu tant de précieux feuillets, la ciste de Dioscoride pose plus de problèmes qu'elle n'en résout et excite plus d'espérances qu'elle n'en réalisera peut-être. L'étiquette d'Oxyrhynchos a fait espérer qu'on retrouverait ces *Mimes* qui ont servi de modèle à Théocrite comme on a retrouvé ceux d'Hérôdas, l'autre émule de Sophron. Est-il plus téméraire de penser que la ciste de granit, rendue à la lumière en 1847, prendra quelque jour, devant la porte de la Bibliothèque du nouveau Musée d'Alexandrie, la place à laquelle elle a droit ? Ces quelques pages, du moins, pourront-elles

(1) Aux exemples cités par Th. Birt, *op. cit.* p. 12-15, il faut ajouter les petits coffrets de même forme en émail bleu trouvés avec des rouleaux de papyrus en miniature imités en émail bleu dans la tombe de Tiyyi (Maspero, *Guide to the Cairo Museum*, 1908, p. 498). M. Maspero, *ibid.* p. 482, remarque que ces rouleaux sont sans doute destinés à représenter ceux du *Livre des Morts* et que c'est le même rouleau qu'il faut voir dans l'objet que les statues portent souvent à la main et où l'on a vu généralement des mouchoirs ou des sceptres. Le type de la statue d'écrivain tenant un rouleau à la main ne serait-il donc pas encore un emprunt fait par les Alexandrins à l'Égypte ancienne ? La statue du philosophe au cynocéphale serait un témoin de la transition (voir p. 7, n. 2).

(2) Les deux monuments sont reproduits par Birt *op. cit.*, la stèle, p. 250, le vase, p. 148 (*Dictionnaire des Antiquités*, fig. 2660).

attirer l'attention sur un monument aussi précieux et dissiper les doutes et les légendes dont son existence a été entourée? J'ai trop contribué moi-même à la propagation de ces légendes et j'ai trop partagé ces doutes pour ne pas souhaiter, à titre de réparation, d'avoir établi la réalité et montré l'importance de la ciste de granit qui contient l'œuvre de Dioscoride (1).

A. J.-REINACH.

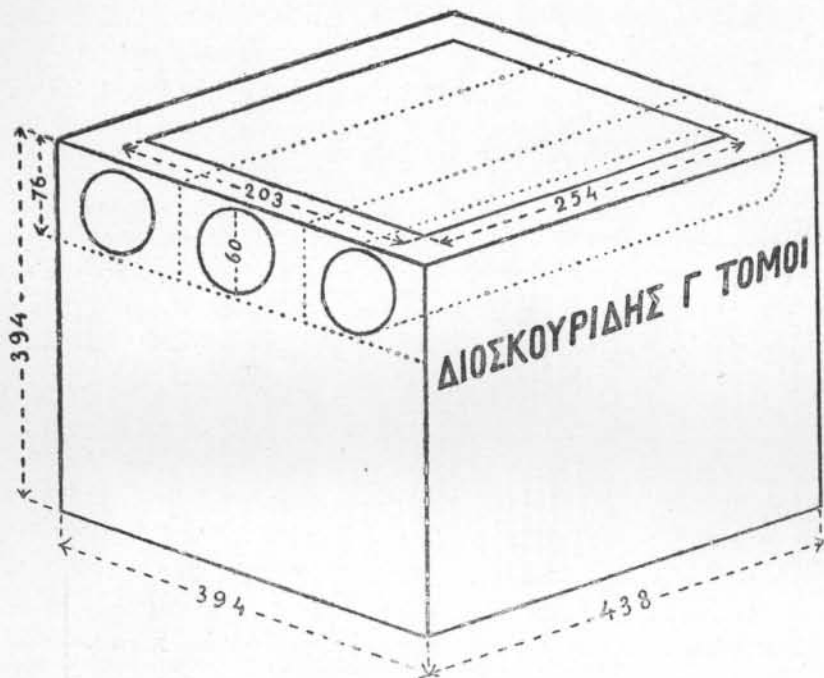


FIG. 5.

(1) Dans le dessin ci-dessus, destiné à montrer la place que les rouleaux pouvaient occuper dans la ciste, on n'a pu se borner à doubler les dimensions du dessin de Harris reproduit en frontispice, dessin qui n'est pas en rapport avec les dimensions indiquées par lui. Le rapport entre la hauteur-largeur et la longueur est dans son dessin de 15 mm. à 40 mm., soit un rapport de 3 à 8, tandis que le rapport qui résulte des chiffres donnés est de 10 à 11 ou 5 à 5 $\frac{1}{2}$. La ciste était donc extérieurement presque cubique. En adoptant dans le dessin ci-dessus les dimensions 50 mm. et 55 mm., la différence est légèrement exagérée. Le bas de l'inscription se trouvant, dans le dessin de Harris, à 5 mm. du haut sur 15 mm., elle a été reportée dans ce dessin à 16 mm., sur 50 mm. et occupe, au lieu de 2 mm. $\frac{1}{2}$, une hauteur de 8 mm.